

NUMÉRO 83 | HIVER 2022

PARTICIPE PRÉSENT

Bulletin de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

HIVER 2022

NUMÉRO 83

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AUTEURES ET AUTEURS DE L'ONTARIO FRANÇAIS

—

**QUELLES PERSPECTIVES
D'AVENIR POUR
LA RELÈVE
LITTÉRAIRE
FRANCO-
ONTARIENNE ?**

==

*Dans ce numéro, nous avons voulu nous interroger sur
l'avenir des auteur.e.s aspirant.e.s en Ontario français. Page 5*

Mot de la rédactrice en chef p. 3
La parole aux auteurs et autrices p. 18

À l'honneur p. 25

Les Salons du livre 2022

Salon du livre de l'Outaouais
en virtuel (Gatineau)
24 au 27 février 2022.

Salon du livre de Toronto
18 au 20 mars 2022.

Salon du livre de Trois-Rivières
24 au 27 mars 2022.
(Mode de présentation à confirmer)

Salon du livre d'Edmundston
31 mars au 3 avril 2022.
(Mode de présentation à confirmer)

Salon international du livre de Québec
6 au 10 avril 2022.
(Mode de présentation à confirmer)

Salon du livre de la Côte-Nord
12 au 15 mai 2022.
En présentiel à l'aréna Guy-Charbonneau
de Sept-Îles.

Les fondements de l'AAOF

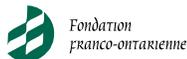
MISSION

L'AAOF est un organisme de développement au service de ses membres et de leurs œuvres. Son activité fait valoir leurs intérêts et favorise leur rayonnement en Ontario et ailleurs.

VISION

En 2022, nos auteurs et leurs œuvres sont reconnus pour leur apport à la vitalité artistique et culturelle de la société canadienne et d'ailleurs.

L'AAOF remercie ses bailleurs de fonds 2021-2022



L'AAOF remercie ses partenaires de saison 2021-2022



PARTICIPE PRÉSENT

est une publication de l'Association des auteurs et auteurs de l'Ontario français

Conseil d'administration

Gabriel Osson, président
Lisa L'Heureux, vice-présidente
Éric Charlebois, secrétaire-trésorier
Antoine Côté Legault, administrateur
Véronique-Marie Kaye, administratrice
Mireille Messier, administratrice
Monia Mazigh, administratrice

Équipe de rédaction du Participe présent

Auréli Lacassagne, rédactrice en chef
Sylvie Bérard, rédactrice
Miriam Cusson, rédactrice
Thierry Dimanche, rédacteur
Charles-Étienne Ferland, rédacteur
Véronique Sylvain, rédactrice
Aude Rahmani, coordonnatrice et rédactrice

Correction : 1001 pages

Graphisme : Alain Bernard



335-B, rue Cumberland
Ottawa (ON) K1N 7J3
Tél. : 613 744-0902
Télec. : 613 744-6915
Courriel : info@aaof.ca
Site Web : www.aaof.ca



Abonnement à l'**Infolettre L'Épistolaire**

Direction générale :

Yves Turbide – dg@aaof.ca

Projets et communications :

Aude Rahmani – communications@aaof.ca

Comptabilité :

Nadine Gauvreau – virements@aaof.ca

Numéro 83, hiver 2022

MOT DE LA RÉDACTRICE EN CHEF

La relève littéraire en Ontario français: sortir de la marge

Beaucoup de personnes, j'en fais partie, considèrent comme suspect ce mot «relève». Mais j'ai voulu ici faire un clin d'œil à cette grande et belle revue créée par une autre gang de jeunes formés par des Jésuites à Montréal. Une revue canadienne-française qui, en son temps, a pris la parole sur des enjeux politiques mais aussi pour témoigner que, oui, nous avons bel et bien une culture, une littérature, une histoire, n'en déplaise à Durham. Cela étant dit, le mystère demeure entier sur ce qui se cache derrière ce terme. La relève a-t-elle trait à l'âge des auteur.e.s¹? Et leur nombre de publications, ça comptes-tu? Je laisserai le soin à nos lecteur.trices de réfléchir à ces questions.



Aurélie Lacassagne
Photo: Rachelle Bergeron

En réalité, dans ce numéro nous avons voulu nous interroger sur l'avenir des auteur.e.s aspirant.e.s (et donc de la littérature) en Ontario français dans un contexte des plus maussades. C'est bien entendu l'annihilation des programmes de littérature et de théâtre à la *Laurentian*, programmes par lesquels sont passées des générations de poètes, dramaturges et romanciers au fil des soixante dernières années, qui nous a interpellés. Le constat également que notre nouvelle université, l'Université de l'Ontario français, n'offre pas (encore?) de cours de littérature; que notre nouvelle université indépendante, l'Université de Hearst, n'offre qu'un cours de littérature franco-ontarienne. Il nous reste donc l'Université d'Ottawa, mais dans les faits, encore faudrait-il pouvoir y enseigner... librement. Quant à la place de notre littérature dans les programmes des écoles primaires et secondaires, on sait toutes et tous à quel point elle est discrète, noyée dans «l'enseignement de la langue», déjà peu convaincante, passée aux Fourches Caudines sous le prétexte fallacieux que «ça serait trop compliqué et les livres trop longs, pas appropriés (brûlons-les!), etc.».

Autrement dit, comment comptons-nous en Ontario français développer des vocations à l'écriture alors que les cours de création littéraire et de littérature disparaissent à la vitesse de la fonte de la banquise? Soit, on pourrait arguer qu'après tout, un.e auteur.e n'a pas besoin d'avoir suivi de tels enseignements pour devenir un.e grand.e écrivain.e. Il n'empêche que ce désir un peu fou vient souvent de la *Rencontre*. Rencontres avec les livres, bien sûr, mais aussi rencontres avec des personnes d'exception, sources d'inspiration. À la source, il y a toujours ce côtoiement, ce désir, cette chose qui grouille dans les tripes quand on se frotte aux planches d'une salle de théâtre, quand on hume les pages jaunies et tâchées d'un roman débusqué chez un bouquiniste improbable, quand on tombe en pâmoison devant les vers d'un poème (ou pis qu'on écrit et qu'on récite à un.e belle/beau pour lui conter fleurette).

Aucun souci à se faire en revanche dans l'espace francophone mondial où la «relève» se porte très bien. Comment ne pas être époustoufflé par un Mohamed Mbougar Sarr recevant le Goncourt à 31 ans pour *La plus secrète mémoire des hommes* – coédité par une maison d'édition française ET une maison d'édition sénégalaise; mais bon, c'est quand même son quatrième roman, et ses précédents avaient également été récompensés de prix prestigieux. Toujours est-il qu'on ne peut observer qu'avec envie le foisonnement (qualitatif comme quantitatif) et le rayonnement international des auteur.e.s francophones issu.e.s du continent africain. Mais cette observation se fait de la marge, de la périphérie de la périphérie! Comment donc nous recentrer dans cet espace littéraire? Là est la question. Et l'on imagine mal que ce recentrage puisse s'effectuer dans une nouvelle génération d'auteur.e.s. franco-ontarien.ne.s.

Devant l'affaîsissement du rôle (voire la capitulation et parfois la pulvérisation) des institutions d'enseignement dans la formation de la relève littéraire, il incombe à toute la communauté franco-ontarienne de se mobiliser et d'être créative pour faire en sorte que les jeunes d'aujourd'hui deviennent nos auteur.e.s de demain. De la création d'un Prix Jeune écrivain.e de l'Ontario français en passant par la multiplication de

1 L'Institut canadien de Québec dispose d'un programme, Première Ovation, définissant la «relève» comme des artistes âgé.e.s entre 18 et 35 ans.

https://www.maisondelalitterature.qc.ca/media/572093/po_appel_programmatrices-et-programmateurs-2021.pdf

concours littéraires en collaboration avec des médias de l'Ontario jusqu'aux rencontres (accompagnement et autres formes de mentorat) entre auteur.e.s contemporain.e.s et jeunes aspirant.e.s écrivain.e.s, à nous d'inventer notre avenir, hors des sentiers battus si possible. Nous le devons aux prochaines générations.

Dans ce numéro, vous retrouverez deux textes qui soulignent l'importance de ces rencontres qui changent le cours de la vie et nous emmènent inexorablement sur ce chemin tortueux, cette quête, du noble métier d'écrivain. Miriam Cusson est allée à la rencontre de poètes pour qui Robert Dickson a joué un rôle prépondérant dans leur carrière artistique. Trouver sa voix/voie unique, voilà le leitmotiv, le mot d'ordre gentiment distillé par Robert à des générations d'écrivain.e.s en herbe, le plus souvent autour d'un café dans le jardin de curé de la maison jaune et bleue. Véronique Sylvain, quant à elle, nous offre un témoignage empreint d'émotion sur trois rencontres marquantes: Robert Yergeau, Michel Dallaire et Robert Dickson; des auteurs à qui elle continue de faire des clins d'œil dans ses recueils.

Nous avons également voulu donner carte blanche à Thierry Bissonnette qui aura été le dernier professeur de création littéraire de la défunte Université Laurentienne. Il nous offre une réflexion sur les ingrédients nécessaires – étude de la langue, lectures, cours fondamentaux en sciences humaines – à la création littéraire. Sylvie Bérard justement enseigne la création littéraire à l'Université Trent et nous lui avons demandé qu'elle nous dessine le paysage des programmes d'écriture littéraire offerts au Canada et dans le monde francophone. Cela nous permet de mieux comprendre que l'histoire de la création littéraire, comme sous-champ disciplinaire, est ancrée dans une tradition américano-britannique et qu'il ne reste plus que l'Université d'Ottawa pour qui voudrait s'engager dans cette voie en français.

Pour terminer, Charles-Étienne Ferland a pris sa plume pour nous expliquer comment les auteur.e.s vivent (ou non) de la littérature, pour réaffirmer à quel point la pratique de cet art difficile nous permet d'acquérir de multiples talents. Un texte à mettre entre les mains de tout parent inquiet des ambitions littéraires de son enfant.

Alors que je vous concoctais ce numéro pendant les fêtes de cette fin d'annus horribilis, je recevais, et donc dévorais sans vergogne, le sésame tant attendu depuis des mois (cette crise du papier décidément!), *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr. Ce livre est plein de choses et on n'aurait pas assez d'une vie pour y accoler des adjectifs, mais contentons-nous ici de dire que c'est une réflexion profonde et intelligente sur la littérature... et sur le « métier » d'écrivain. Alors je vous laisse méditer cette longue citation :

La littérature m'apparut sous les traits d'une femme à la beauté terrifiante. Je lui dis dans un bégaïement que je la cherchais. Elle rit avec cruauté et dit qu'elle n'appartenait à personne. Je me mis à genoux et je la suppliai : Passe une nuit avec moi, une seule misérable nuit. Elle disparut sans un mot. Je me lançai à sa poursuite, empli de détermination et de morgue : Je t'attraperai, je t'assiérai sur mes genoux, je t'obligerai à me regarder dans les yeux, je serai écrivain ! Mais vient toujours ce terrible moment, sur le chemin, en pleine nuit, où une voix résonne et vous frappe comme la foudre ; et elle vous révèle, ou vous rappelle, que la volonté ne suffit pas, que le talent ne suffit pas, que l'ambition ne suffit pas, qu'avoir une belle plume ne suffit pas, qu'avoir beaucoup lu ne suffit pas, qu'être célèbre ne suffit pas, que posséder une vaste culture ne suffit pas, qu'être sage ne suffit pas, que l'engagement ne suffit pas, que la patience ne suffit pas, que s'enivrer de vie pure ne suffit pas, que s'écarter de la vie ne suffit pas, que croire en ses rêves ne suffit pas, que désosser le réel ne suffit pas, que l'intelligence ne suffit pas, qu'émouvoir ne suffit pas, que la stratégie ne suffit pas, que la communication ne suffit pas, que même avoir des choses à dire ne suffit pas, non plus ne suffit le travail acharné ; et la voix dit encore que tout cela peut être, et est souvent une condition, un avantage, un attribut, une force, certes, mais la voix ajoute aussitôt qu'essentiellement aucune de ces qualités ne suffit lorsqu'il est question de littérature, puisque écrire exige toujours autre chose, autre chose, autre chose. Puis la voix se tait et vous laisse dans la solitude, sur le chemin, avec l'écho d'autre chose, autre chose qui roule et s'enfuit, autre chose devant vous, écrire exige toujours autre chose, dans cette nuit sans certitude d'aube.

Mohamed Mbougar Sarr, *La plus secrète mémoire des hommes*, Philippe Rey/Jimsaan, 2021, p.54-55.

Le bac en création littéraire idéal ? Jamais sans indiscipline, jamais sans d'autres disciplines

Thierry Bissonnette

Le programme de création littéraire idéal ? Jamais sans indiscipline, jamais sans d'autres disciplines.

Certain.e.s professeur.e.s de création littéraire ont la prudence de commencer par dire que leur discipline ne s'enseigne pas. Si on est d'accord avec Claude Gauvreau pour dire que l'objectif de l'art est d'atteindre l'imprévisible et l'inimitable, on concédera qu'une telle précaution est judicieuse. Mais une fois les attentes excessives désamorçées, force est de constater que l'atelier de création universitaire est un lieu parmi d'autres où peut surgir l'étincelle, sans compter qu'à peu près aucune œuvre ne se déploie sans dialogue ni collaboration.

Par la force des choses, j'ai toujours enseigné la création à travers un éventail plus vaste de cours de littérature. J'ai rarement vécu cela comme une perte, puisque ma fréquentation d'autres institutions m'avait incliné à fuir les formules où la création littéraire s'exerce en vase clos. Mes études s'étaient amorcées avec la philosophie, avant d'inclure la linguistique et la littérature, et loin de s'opposer ces disciplines s'enrichissaient les unes les autres. Idem pour tous les cours au choix : l'histoire, la science politique, la psychologie, aussitôt étudiées, devenaient des accès supplémentaires vers cet univers sans contours qu'est l'imagination. Surtout, ces différents discours fonctionnaient comme des jeux de langage dont la confrontation les enrichissait mutuellement.

Puisque le matériau de la création littéraire est le langage – élément difficilement séparable de la pensée entendue au sens le plus large –, une base en philosophie et en phonétique m'apparaît essentielle pour bien manier le sens et le son, et surtout *leur entremêlement* – lequel donne au langage littéraire une grande partie de sa spécificité.

L'autre ingrédient incontournable est la lecture. Sans un exercice de la lecture ambitieux et boulimique, je vois mal comment on pourrait commencer à situer son écriture dans la vastitude de la production passée et actuelle. Autant redécouvrir l'Amérique... S'il ne saurait y avoir d'ateliers d'écriture sans une pratique immédiate de la création, le va-et-vient entre celle-ci et la lecture est capital, ne serait-ce que pour apprendre à se lire efficacement soi-même.

Le programme de création idéal est donc impur. Ancré dans une prise de conscience du phénomène de la pensée et de la langue, il se nourrit d'une indiscipline issue de la fréquentation d'autres matières.

Par conséquent, il inclura des ateliers thématiques, par exemple sur la fiction scientifique, la poésie politique, le conte philosophique.



Thierry Bissonnette
Photo : Rico Michel

L'apport universitaire – Sans une offre de cours généraliste et diversifiée, il m'aurait été plus difficile d'intégrer l'apprentissage de l'écriture à la fréquentation d'une polyphonie d'autres savoirs. Le fait de pouvoir s'abreuver à plusieurs autres disciplines est d'ailleurs un excellent argument pour choisir la création en mode universitaire plutôt qu'une stratégie autodidacte, sans compter que l'université est un lieu de transition où l'on découvre parfois en cours de route, *in media res*, la discipline qui nous convient. À l'inverse, un certificat ou une mineure en création a toutes sortes d'utilités possibles pour un étudiant d'une autre branche du savoir, ne serait-ce que pour affûter son maniement des mots et pour rendre son imagination plus flexible.

Malheureusement, mon expérience récente a plutôt été celle d'une réduction du caractère *universel* de l'Université. Malgré la promotion de l'interdisciplinarité depuis plus de quinze ans, mon ancienne institution a décidé d'abolir les programmes moins pourvus en étudiants spécialisés, et, en suivant les orientations récentes de la province, à favoriser davantage la formation technique.

Outre les dommages subis par les humanités, cette tangente a conduit à une nette diminution des cours optionnels et des cours au choix. Comme le soutient Réal Fillion dans son récent ouvrage *The Elective Mind* (University of Ottawa Press), cela mène à un appauvrissement de l'expérience universitaire en général, puisque la confrontation avec une diversité de disciplines est cruciale afin de former des citoyens aptes à la critique, au changement et à l'adaptation.

En favorisant une éducation en silo, centrée uniquement sur les besoins de l'industrie et sur des fonctions hyperspécialisées, c'est le projet universitaire tel que nous l'avons connu qui risque de disparaître. Ce qui, ne nous le cachons pas, est peut-être le souhait à peine dissimulé de certains, qui ne savent pas ce qu'ils manquent...

En fait, la fréquentation de la littérature et la pratique de l'écriture semblent justement liées à l'élaboration d'un savoir qui ne se fait pas en l'absence de l'humain. J'en souhaite l'expérience à quiconque, tout comme je ne souhaite à aucun créateur universitaire de perdre accès à des cours de qualité dans le plus vaste éventail possible de sujets.

Les programmes d'écriture littéraire à l'université : La création continue

Sylvie Bérard

Vous feuillotez une nouveauté de la rentrée littéraire, une première œuvre. Vous apprenez, en parcourant la biobibliographie de la quatrième de couverture, que l'auteur-riche est diplômé-e en création littéraire. Vous enregistrez l'information sans sourciller. Les programmes d'écriture créative, sans représenter la seule voie d'accès à l'édition professionnelle, font maintenant partie du paysage du livre. Vous connaissez peut-être d'autres auteur-trice-s, plus aguerris-e-s, dont la carrière en enseignement comprend des cours de création littéraire.

D'où est né l'enseignement de l'écriture créative à l'université? Quel est l'état des programmes universitaires dans ce domaine au Canada? Dans la francophonie? Qu'est-ce qui se fait, plus près de nous, en Ontario francophone? Au fait, en quoi cela consiste, exactement, la création littéraire?

L'écriture se réfléchit

La création littéraire à l'université consiste en une formation mi-technique ou appliquée et mi-théorique ou fondamentale. Création littéraire, écriture(s) créative(s), recherche-crédation : les cours et diplômes universitaires en écriture littéraire créative portent plusieurs noms et varient en intensité selon les niveaux d'enseignement, mais visent tous à proposer un accès à la pratique littéraire de *l'intérieur*, par la production, tout en invitant à une réflexion sur l'écriture. De tels cursus ne sont pas nouveaux dans les universités, et pourtant, ils demeurent les moins bien connus parmi les études littéraires en langue française ; dans les sites Web et les bottins officiels, ils sont parfois difficiles à repérer.

Ils sont généralement associés à des départements d'études littéraires/françaises/francophones (les appellations peuvent différer selon les universités). Outre des ateliers d'écriture, dans lesquels on invite les étudiant-e-s non seulement à produire des textes, mais à lire et à commenter ceux de leurs collègues (ce qui est atypique pour les travaux universitaires), ils comprennent souvent des cours permettant d'explorer les divers aspects des genres, des métiers de l'écriture, de la créativité : « Pratiques créatrices et interdisciplinarité » (UQAM), « Enjeux de la création littéraire » (Université d'Ottawa), « Création (approche narrative) » (Université de Moncton) ne sont que quelques exemples parmi d'autres.

Les premiers jets

Les cours et cheminements de création littéraire sont apparus aux États-Unis, à la fin du 19^e siècle, à l'Université Harvard (Dale 2011) et à l'Université de l'Iowa (Morrison 2013), cette dernière étant devenue, en 1922, la première de ce pays à accepter des thèses en création pour l'obtention d'un diplôme d'études avancées. Dans la francophonie, plus particulièrement en France, la création littéraire a fait son entrée dans les facultés dans la foulée de mai 68 (Houdart-Merot 2011, 25).

Plus près de nous, au Canada, c'est l'Université du Nouveau-Brunswick (UNB) qui a été la première, en 1940, à offrir ces cours. L'Université de la Colombie-Britannique, quant à elle, a été la première à ouvrir un département de création littéraire, suivie de l'UNB qui, en 1968, créait une maîtrise (Peters 2016). En Ontario, l'Université de Windsor est parmi les plus anciennes à proposer un programme d'écriture créative.



Sylvie Bérard
Photo : Michael Hurcomb

Suite de la page 7

Du côté francophone, il a fallu attendre les années quatre-vingt pour voir apparaître les premiers programmes, entre autres à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université de Montréal (Beaulieu 2008).

Les développements

En France, même si on la perçoit encore souvent comme une nouveauté ou une rareté, souligne Violaine Houdart-Merot, la création littéraire est maintenant bien établie dans plusieurs universités (Houdart-Merot 2011, 29) ; on la retrouve à l'Université de Limoges, à Cergy Paris, à Paris 8, etc. Quelques programmes sont en place en Belgique et ailleurs dans la francophonie. L'[Institut littéraire suisse](#), en tant que haute école spécialisée, est unique en son genre : bilingue, entièrement voué à l'écriture littéraire, il accueille chaque année une quinzaine d'étudiant-e-s.

Au Canada, les programmes de création sont offerts dans une trentaine d'universités. Pour avoir un aperçu de ces institutions et programmes, il suffit d'utiliser l'argument de recherche « création littéraire » dans le site [étudesuniversitaires.ca](#). Cependant, les programmes de langue française sont plus rares et, outre l'Université du Nouveau-Brunswick, se concentrent au Québec. Le profil en création littéraire de l'Université Laurentienne a malheureusement disparu en même temps que le programme d'études françaises, dans le sillage des réductions budgétaires du printemps 2021.

En Ontario, l'Université d'Ottawa est présentement la seule à offrir un parcours en écriture créative au niveau du B.A. tout en proposant une option en création littéraire à la maîtrise et au doctorat.

Des formes variées

La grande différence entre le système français et les autres systèmes européens et nord-américains est qu'en France on limite généralement la création littéraire aux programmes à partir du master. Au Canada, y compris dans les universités francophones, elle est proposée à tous les niveaux (elle est même offerte dans les programmes de la 11^e et de la 12^e année et au collégial).

Plusieurs universités au Canada proposent un profil création en littérature (ou recherche-crédation) aux deuxième et troisième cycles. La plupart des programmes d'études littéraires/françaises/francophones le font au Québec, de même que l'Université de Moncton, l'Université du Manitoba, l'Université Victoria et, tel que mentionné ci-dessus, l'Université d'Ottawa. D'autres départements de langue française acceptent, de temps à autre, au cas par cas, des projets de recherche-crédation (l'Université de Waterloo, par exemple). Le site Web de l'AAOF recense quelques [lieux de formation](#) en écriture.

Le cheminement le plus complet de premier cycle qu'on puisse trouver en Ontario en français est le [parcours création](#) de l'Université d'Ottawa. Il ne s'agit pas d'un diplôme indépendant, mais d'un profil des différents B.A. du département de français. On remarquera ici le pragmatisme de l'institution qui présente le parcours en ces termes : « si vous souhaitez être écrivain(e), nos ateliers de création littéraire vous prépareront à relever ce défi, mais les écrivains francophones qui vivent de leur plume étant malheureusement rares au Canada, les autres composantes de nos programmes vous donneront la formation qui vous permettra d'exercer parallèlement un autre métier (enseignement, journalisme culturel, rédaction, édition, etc.) » (Université d'Ottawa [sans date])

Suite à la page 9

Suite de la page 8

D'autres universités ontariennes, sans offrir de programme comme tel, proposent tout de même divers niveaux de formation de création littéraire en français. Ainsi, en fouillant dans le bottin des universités qui comprennent un diplôme d'études littéraires/françaises/francophone (peu nombreuses sont celles qui ne le font pas), on découvre que le **campus Glendon** de l'Université York offre un cours intitulé « Écriture narrative ». L'**Université Trent**, quant à elle, propose un cours de quatrième année en « création littéraire ». L'**Université de Guelph** met l'accent sur l'écriture créative dans un de ses cours de composition française. D'autres départements disent qu'ils acceptent les projets de recherche-crédation en guise de mémoire de premier cycle. Un certain nombre de cours intègrent par ailleurs des travaux en création, parfois optionnels, à leurs éléments d'évaluation.

* * *

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les programmes de création littéraire, leurs principes fondateurs, leurs structures, leurs débouchés. Une chose est certaine : la création littéraire à l'université est bien implantée un peu partout dans le monde et en particulier au Canada, quoiqu'elle soit toujours vaguement entourée d'une aura de suspicion et soit très peu mise de l'avant par les institutions. Même s'il s'agit d'une formation à la fois théorique et appliquée du genre de celles dont, pour concurrencer les STEM (*science, technology, engineering, and mathematics*), on fait la promotion depuis quelques années dans les sciences humaines, on la perçoit comme offrant moins de perspectives que les autres filières liées aux études littéraires/françaises/francophones.

Pourtant, ces cours et programmes se construisent autour de ce qui fait parfois défaut dans la formation universitaire, la créativité : « Pour ma part, si je m'intéresse à la reconnaissance institutionnelle de cette double compétence et de leurs possibles entremêlements, ce n'est pas pour faire reconnaître l'art littéraire — ce qui peut avoir lieu ailleurs —, mais pour faire valoir l'importance des relations entre imagination et réflexion, au cœur de l'invention, artistique, scientifique, ou politique. » (Loty 2021, 121)

La création littéraire, par ailleurs, fait encore relativement défaut dans les programmes universitaires en français en Ontario. Sauf à l'Université d'Ottawa, elle s'enseigne au compte-goutte, quelques cours à la fois, ou aux études avancées ou sinon... en anglais (ainsi, l'option en *Creative Writing* de l'Université Trent comporte un seul cours en français). Il faut dire que les programmes en création littéraire reposent sur une formation bienveillante et individualisée; dans une ère de définancement du système d'éducation ontarien, c'est un peu aller à contre-courant que de proposer des cursus fondés sur l'enseignement en ateliers et sur une évaluation nécessitant un retour constant sur les productions des étudiant-e-s : tout cela demande temps et énergie. Mais les professeur-e-s de création vous diront que ce système fonctionne et que l'apprentissage est tangible dans ce genre de cours, que ce soit pour des étudiant-e-s de langue maternelle ou de langue seconde.

Suite à la page 10

Il est vrai également que plusieurs étudiant·e·s en études françaises ou francophones en Ontario en sont encore à l'étape de la consolidation de leurs acquis en langue française. Il demeure aussi que les programmes d'études avancées en études françaises en Ontario, qui accueilleraient les profils de recherche-crédation, sont assez peu nombreux. Mais qui a dit qu'il fallait attendre de pleinement manier une langue pour l'utiliser de façon créative? Que l'apprentissage et la création ne se faisaient qu'à sens unique? Les exemples d'écrivain·e·s qui exercent leur métier en situation minoritaire ne manquent pas — pas plus d'ailleurs que ceux d'auteur·e·s ayant délibérément choisi la langue française comme langue de leur écriture même si le français n'était pas leur langue maternelle ou d'usage.

La création littéraire n'est-elle pas justement une belle occasion de se libérer de certaines contraintes liées à l'écriture scolaire ou universitaire afin d'utiliser librement la langue et d'y réfléchir en dehors des traditionnels cours de langue et littérature ?
La réflexion sur l'écriture ne constitue-t-elle pas une belle occasion de réfléchir au pouvoir créateur de l'individu dans la société ?

Pour le plus grand bien des étudiant·e·s, des programmes et des institutions, il est à espérer que les programmes d'études littéraires/françaises/francophones et les universités qui les abritent s'ouvrent davantage à la création, et que ces cours et formations se développent en Ontario français. En attendant, peut-être une banque de données qui colligerait l'offre existante, même modeste, même limitée à un ou deux cours par programme, servirait-elle à mettre en évidence et en valeur la filière de la création littéraire universitaire de langue française en Ontario ?

Travaux cités

Beaulieu, Alain. «Présentation.» *Études littéraires*, automne 2008: 7-9.

Dale, John. «The Rise and Rise of Creative Writing.» *The Conversation*. 25 mai 2011.
<https://theconversation.com/the-rise-and-rise-of-creative-writing-730> (accès le 20 décembre 2021).

Houdart-Merot, Violaine. *La création littéraire à l'université*. Vincennes: Presses universitaires de Vincennes, 2011.

Loty, Laurent. «L'invention de l'idée de conscience: enjeux pour une formation hybride en recherche et création.» Dans *La recherche-crédation littéraire*, édité par Violaine Houdart-Merot et AMarie Petitjean, 111-122. Bruxelles: Peter Lang, 2021.

Morrison, Blake. «The Rise of Creative Writing Programmes.» *Changing English* 20, n° 1 (2013): 23-28.

Peters, Diane. «Maîtriser l'art d'écrire.» *Affaires universitaires*. 9 février 2016.
<https://www.affairesuniversitaires.ca/articles-de-fond/article/maitriser-l-art-decrire/> (accès le 20 décembre 2021).

Université d'Ottawa. «Parcours création.» *Faculté des arts*. [sans date].
<https://arts.uottawa.ca/lettres/programmes/creation> (accès le 20 décembre 2021).

Écrire à sa manière

Miriam Cusson

J'écris des lettres à un poète mort depuis près de quinze ans. Jusqu'à présent, il ne m'a pas répondu. Pourtant, je persiste.

Ces lettres sont de plus en plus fréquentes en période de crise : politiques, sociales et oui, personnelles. Les crises ne se font pas rares. J'ai écrit de nombreuses lettres au cours des deux dernières années.

Le poète en question c'est Robert Dickson. Avant la rédaction de cet article, j'avoue que je ne comprenais pas entièrement pourquoi je poursuivais cette correspondance à sens unique.

Quelques jours, semaines ou mois après son décès (le temps a fait son œuvre, perce des trous dans ma mémoire), on fait l'inventaire de sa bibliothèque personnelle. Le petit groupe entre solennellement dans la maison jaune avec la porte bleue sur la rue Patterson à Sudbury. Autrefois vibrante et lumineuse, elle est maintenant figée dans le temps, un musée, un temple. Ses pantoufles au seuil de la porte l'attendent cérémonieusement.

J'imagine un scénario où la grosse roche noire, enceinte de Sainte-Poésie, là sous nos pieds, est encastrée dans des murs de verre. Sur une petite plaque on peut lire : SVP, ne touchez pas les objets sacrés.

Après quelques instants d'émoi, on passe à l'action. Il le faut, parce qu'il y a des livres, des livres partout.

Je ne travaille pas aussi rapidement que je le devrais, saisie par les notes de lectures, les notes en bas de page, dans les marges et tous les petits bouts de papier annotés, bien au chaud entre les pages de combien de livres. Des outils de travail, griffonnés de questions, de critiques, d'admiration, de pourquoi, de possibles. Ça me rappelle les notes et les mots d'encouragement qu'il inscrivait sur nos travaux dans son cours de création littéraire. J'ai préservé toutes mes copies annotées.

La poétesse Sonia-Sophie Courdeau a aussi contribué à dresser cet inventaire. Elle me raconte sa première rencontre avec Dickson. Elle était à Sudbury, à l'emploi du journal *Le Voyageur* en tant que stagiaire. Son dernier mandat avec le journal avait été de faire une entrevue avec Dickson, ici le traducteur, à l'occasion de la publication de *Champion et Ooneemeto* de Tomson Highway. Il l'avait accueillie dans la cour arrière de la maison jaune. Elle se souvient des superbes fleurs et du petit ruisseau, un petit havre de paix relative.

« Ce qui est frappant, c'est sa grande humanité. Il m'a tout de suite mise à l'aise. On fait l'entrevue, je pose mes questions, on parle longtemps, c'est très convivial. Jusqu'à ce moment, je n'avais jamais parlé de ma poésie. Je ne me sentais pas à la hauteur et très peu de gens savaient que j'écrivais, mais j'en parle avec lui et il s'emballe, m'encourage. » Plus tard dans le cadre d'une conférence à l'Université Laurentian, Dickson offre une perle qu'elle n'oubliera pas, qui la guide encore dans son travail aujourd'hui. « Il ne faut pas essayer d'écrire comme les autres. Les autres le font déjà. Ce qui est important c'est de trouver ta voix et d'écrire à ta manière ».

Écrire à sa manière. C'est pour cette raison que l'œuvre poétique de Dickson résonne toujours et qu'on s'y reconnaît. Il n'y pas de fioritures, pas de prétention. Il est qui il est. C'est une plume authentique qui nous invite directement dans son intimité, à la fois pleine d'amour et de mélancolie. On sent le café qu'il vient de se préparer, on ressent la chaleur du soleil du mois de juin dans sa cour, on comprend ses grandes préoccupations face au monde en déchéance qui nous entoure. Pour Dickson, « Écrire de la poésie, c'est à la fois aimer les mots et aimer l'autre. En même temps, la poésie constitue toujours un engagement, celui d'exprimer et de défendre ce que le poète considère être les valeurs humaines essentielles » (Johanne Melançon, *Robert Dickson : Écrire en temps de paix relative*, p.119.)



Miriam Cusson
Photo : Stacey Lalande, Mirth Photography

« Notre première rencontre ? Sur l'autobus de ville. On jasait de film ou de télévision ou de musique. Je ne savais pas qui c'était. C'était le gars du bus. » Daniel Aubin a un vague souvenir de sa première rencontre plus officielle avec Dickson, qui deviendra champion de son premier recueil de poésie. Étudiant à l'époque, Daniel animait une émission pour la radio universitaire CKLU. On l'informe qu'il fera une entrevue avec le poète, tout récemment récipiendaire du prix du Gouverneur général pour son recueil *humains paysages en temps de paix relative*. « Quand je le vois arriver, je me dis, heille, c'est le gars du bus ! Plus tard, je prends son cours de création littéraire. Jusqu'à ce moment-là, l'écriture n'occupait pas une place importante dans ma psychologie. Mais grâce à Robert, j'ai découvert ma plume. Il m'a encouragé à poursuivre ma démarche, il était intéressé, il avait envie de me lire. Je me souviens qu'il avait dit : c'est vrai que tout a déjà été fait, dit et écrit, mais pas par toi. Ce n'était pas ce que tu racontais qui était important, mais comment tu le racontais ».

Cependant, Daniel ne soumet pas un manuscrit à Dickson, qui était également éditeur aux Éditions Prise de Parole. Il partage une copie avec une amie qui, sans lui dire, le soumet à sa place. (Mea culpa.) « J'avais 22 ans, j'étais étudiant, je ne me sentais pas à la hauteur. Je souffrais de ce qu'on appelle aujourd'hui l'insécurité linguistique. L'édition finale du recueil se fait dans la cour arrière de la maison jaune en un après-midi. Il faut dire que j'avais déjà entamé un travail important avec Michel Dallaire, qui était lui aussi un grand champion de la relève ».

D'abord et avant tout, ce sont l'accessibilité et la grande humanité de Dickson qui interpellaient. Daniel poursuit : « Mes meilleurs souvenirs de lui, ce sont les conversations investies, sincères, colorées par sa grande sensibilité de poète et sa mélancolie. En l'espace d'un simple regard complice, on avait compris le mal du monde qu'on partageait. C'était souvent lors des pauses cigarette. Sans ces moments de retrait privilégiés et candides, je me demande si on aurait eu le même rapport avec lui ».

L'autrice Véronique Sylvain rencontre Robert Dickson pour la première fois lorsqu'elle est élève de la 11e année. Elle visite l'Université Laurentienne et est accueillie par le poète au département de français. « Je pense qu'il venait de fumer une cigarette dans son bureau », dit-elle en riant. Sans doute.

« Il était immédiatement intéressé par ce que j'avais à dire et je me suis sentie désarmée, je ne savais pas quoi lui dire. Peut-être que j'étais intimidée. Mais il était tellement chaleureux et sincère. Il avait le don de te faire parler. Il m'a demandé ce que je lisais et je lui ai répondu qu'une de mes autrices préférées était Anne Hébert. J'ai vu que ça lui faisait plaisir. Il m'a posé plein de questions, voulait savoir ce que j'aimais de l'œuvre, de l'autrice. C'est une rencontre qui m'a profondément marquée ». Véronique suivra des ateliers d'écriture avec Robert Dickson, le croisera à des événements culturels, une complicité s'installe et elle développe une grande admiration pour son œuvre et sa personne.

Le premier recueil de Véronique Sylvain, *Premier écart* (Prise de Parole, 2019), récolte les prix. On y retrouve des clins d'œil à l'écriture de Dickson. Dans son prochain recueil, elle se réapproprie le fameux texte « Le 6 août 1996 », d'*Humains paysages en temps de paix relative*, et en fait un remix où elle explore les explosions évoquées comme parallèle pour son épilepsie « sans explosions cette fille n'existerait pas ».

Si l'œuvre de Robert Dickson a contribué de façon significative à l'essor culturel et identitaire de l'Ontario français, tant par sa poésie que par son travail de bâtisseur, il ne faut surtout pas sous-estimer l'impact qu'il a eu auprès des auteurs et autrices des prochaines générations. Poète, traducteur, acteur culturel mais aussi pédagogue par excellence, conseiller littéraire, et bien sûr éditeur, Robert Dickson a consciemment cultivé une place pour les jeunes créateurs et créatrices qu'il côtoyait. Ceux et celles qui auront à écrire le moment présent mais aussi l'avenir, à leur tour.

Sonia-Sophie Courdeau me rappelle un autre moment mémorable. 2008, au bord du lac Ramsey. Dans le cadre de la troisième édition du Salon du livre du Grand Sudbury, Brigitte Haentjens, Roger Léveillé, Robert Marinier et Tomson Highway lisent des extraits du recueil *Grand ciel bleu par ici*, en l'honneur de Robert Dickson. Chacun d'entre nous, installé sur le gazon un peu humide ou bien perché sur un bout de roche. Nous tous sous un soleil splendide, sous ce grand ciel bleu, nous tous, doucement émus par la poésie du quotidien qu'il savait si bien nommer. Nous tous avec l'envie terrible d'écrire à notre tour.

Ce soir-là, j'écris ma première lettre à Robert. Elles s'accumulent depuis. Leur raison d'être, claire comme de l'eau de source...

mais même au noir de l'hiver
surtout au plus noir de l'hiver
renouveau il y aura
inéluçtablement comme une explosion
un nouveau soleil nous sera donné

Robert Dickson, *libertés provisoires*, p 72.

Bibliographie

Daniel Aubin, *Plasticité*, Sudbury, Prise de parole, 2004.

Robert Dickson, *Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, 1997.

Robert Dickson, *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002.

Robert Dickson, *Libertés provisoires*, Sudbury, Prise de parole, 2005.

Tomson Highway, *Champion et Ooneemeetoo*, traduction de Robert Dickson, Sudbury, Prise de parole, 2019 (2004 pour la première traduction).

Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Robert Dickson. Écrire en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2019.

Véronique Sylvain, *Premier écart*, Sudbury, Prise de parole, 2019.

D'un Robert à un autre...

Véronique Sylvain

En août dernier, je rentrais à Ottawa après avoir effectué une résidence d'écriture d'un mois à la Maison de la littérature, à Québec. Depuis mon retour à la réalité, j'avais à peine touché à mon manuscrit, un récit poétique dans lequel je revisite des souvenirs traumatiques d'enfance. Au début de l'automne, je sentais que, si je ne me remettait pas à l'écriture, j'allais finir par exploser... comme la terre de Sudbury qui tremble sous l'effet du dynamitage, dans un texte de Robert Dickson¹. Cette mèche qui brûle, cette étincelle, allait atteindre la dynamite et il fallait que je la jette à tout prix sur papier.

La poésie de Dickson, mais aussi celle de Patrice Desbiens, m'a fait découvrir Sudbury et m'a ouvert les portes à la poésie. Seules leurs œuvres (et l'accueil chaleureux de Dickson lors d'une visite à l'Université Laurentienne) m'avaient convaincue d'entreprendre des études en français à Sudbury. Mon passage dans le Nouvel-Ontario, lieu de ma prise de conscience identitaire, m'a permis de côtoyer, trop brièvement, Dickson, mais aussi Michel Dallaire, de découvrir l'univers de plusieurs auteurs et autrices de l'Ontario français, dans des cours offerts par Johanne Melançon. Johanne, qui a dirigé mon mémoire de spécialisation sur la chanson franco-ontarienne, m'accompagnera, avec beaucoup de patience et de générosité, dans l'écriture de *Premier quart*, presque dix ans après la fin de mes études de premier cycle.

Le matin suivant une nuit blanche, en septembre dernier, alors que j'arpentais, tant bien que mal, la rue Montfort du quartier Vanier, j'ai croisé l'auteur Daniel Poliquin. Nous avons longuement discuté d'écriture et de Robert... Yergeau, poète, professeur, éditeur, décédé subitement en octobre 2011. Je me suis souvenue qu'il y a dix ans, le cœur endeuillé, j'avais pris l'autobus, en direction de l'Université d'Ottawa, pour aller récupérer des livres et des notes au département de français. C'est sur cette même ligne que j'ai croisé Daniel, à qui j'avais appris le décès de celui qui avait aussi été l'éditeur de ses premiers livres.

Entre 2008 et 2009, dans mon petit appartement de la rue Charlotte, dans la Côte-de-Sable, j'ai « lu mes ratures », dans le cadre d'un séminaire en création littéraire offert par Robert Yergeau. Certains poèmes qui en découlent composeront plus tard mon premier recueil de poésie². Les jours suivant la mort de Robert, j'ai beaucoup écrit et maintes fois relu, verre de vin à la main, ses recueils de poésie, ainsi que quelques-uns de Marie Uguay et de Paul Éluard, poètes qu'il admirait beaucoup. Je me souviens qu'il me répétait, par exemple, que lorsqu'on écrit de la poésie, il ne faut pas se contenter que de l'écrire. Il faut aussi continuer de lire et de relire différents poètes pour enfin trouver et tracer sa voie / sa voix. Moi qui à l'époque avais très peu lu de poésie, j'ai réussi, au fil du temps, à garnir une bibliothèque exclusivement de recueils de poètes.

Le passage de Robert Yergeau dans ma vie a été trop bref, son départ, extrêmement douloureux, son impact dans mes débuts en écriture, énorme. Je tenais, dans mon premier recueil de poésie, à rendre hommage à cette personne qui m'a privée à jamais de sa lumière, mais qui m'aura rappelé qu'« en poésie / rien ne s'efface³ ». Que ma plus récente rencontre avec Daniel Poliquin soit de la synchronicité ou du pur hasard, j'ai l'impression, même après toutes ces années, de sentir le souffle de Robert, surtout lorsque je cherche un sens à mes projets d'écriture. Encore aujourd'hui, « la gorge / de ma poésie / continue / d'aspirer / à son / souvenir⁴ ».

1 Robert Dickson, « Le 6 août 1998 », dans *Humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury, Prise de parole, 2002, p. 40.

2 Véronique Sylvain, *Premier quart*, Sudbury, Prise de parole, 2019, 105 p.

3 *Ibid.*, p. 66.

4 *Ibid.*, p. 66.



Véronique Sylvain
Photo : Mireille Messier

En décembre 2011, Michel Dallaire m'avait fait cadeau du premier recueil de poésie⁵ qu'il avait publié au Nordir, fruit d'un travail avec Robert Yergeau. Après la mort de Robert, Michel est devenu à son tour un ami, un mentor, avec qui je partageais, lors d'un petit-déjeuner chez Gloria's à Sudbury, des discussions par courriel ou au téléphone, des bribes poétiques, ainsi que mes aspirations et angoisses de jeune autrice.

Décédé à son tour trop tôt, il m'a également rappelé que les influences de certain.e.s auteurs et autrices dans son écriture pouvaient simplement être la preuve qu'on avait beaucoup lu, avant de se mettre à écrire.

Enfin, il y a, à l'occasion dans ma poésie, des traces de Dickson, de Dallaire et de Yergeau, que j'ai eu l'énorme privilège de croiser sur mon parcours. Où qu'ils soient maintenant, j'ose croire qu'ils s'échangent des poèmes, « dans la petite / maison / de la rue / Adelaïde⁶ », « soufflent / des mots / aux passants / de la rue / Patterson⁷ », toujours « entre Cowansville / et Hearst⁸ ».

Véronique Sylvain habite à Ottawa, où elle a terminé une maîtrise en lettres françaises sur les représentations du Nord dans la poésie franco-ontarienne. Ses poèmes ont paru dans les revues *À ciel ouvert*, *Ancrages*, *Zinc* et dans les recueils collectifs *Poèmes de la résistance* (Prise de parole, 2019) et *Projet TERRE* (David, 2021). Son premier recueil, *Premier quart* (Prise de parole, 2019), lui a permis de remporter le Prix de poésie Trillium, le Prix du livre d'Ottawa, en 2020, et le prix Champlain 2021. Véronique Sylvain occupe le poste de responsable de la promotion et des communications aux Éditions David depuis 2014.

5 Michel Dallaire, *Ponts brûlés et Appartenances*, Ottawa, Nordir, 1998.

6 Véronique Sylvain, *op cit.*, p. 54.

7 *Ibid.*, p. 54.

8 *Ibid.*, p. 66

Devenir écrivain et gagner sa vie

Charles-Étienne Ferland

Vous rêvez de devenir écrivain? Il ne vous reste qu'à écrire 50 000 mots et les envoyer à un éditeur pour que gloire et fortune soient au rendez-vous, pour que votre quotidien soit comblé d'interminables heures derrière une Remington, et pour que tous les traducteurs s'arrachent votre manuscrit. Si tel est votre raisonnement, peut-être vaudrait-il mieux prendre deux minutes pour réfléchir.

Comment les auteur.e.s vivent de leur art?

Lorsque vous signez un contrat d'édition avec un éditeur, vous aurez de grandes chances que vos redevances correspondent à 10 % des ventes. Donc, si votre livre se vend 20,00 \$, vous recevez 2,00 \$. Sachant qu'un titre qui se vend bien dans la francophonie canadienne équivaut à 2 000 exemplaires, et qu'on considère un livre comme un best-seller au-delà de 4 000 exemplaires vendus, cela vous permettra d'espérer avoir 4 000,00 ou 8 000,00 \$ en poche. Félicitations, vous venez de payer quelques mois de loyer et d'épicerie avec un livre qui vous a vraisemblablement pris quelques années à écrire et à publier. Les Gabrielle Roy, Patrick Sénécal, Anne Robillard, Albert Camus ou Guillaume Musso de ce monde représentent une minorité d'écrivain.e.s. Les auteur.e.s à succès représentent un idéal, un rêve fort attrayant, j'en conviens. Loin de moi l'idée de vouloir freiner votre ambition littéraire; au contraire je la partage et je la trouve remarquable. Après tout, faire rêver le monde, n'est-ce pas l'une des plus admirables vocations? Reste qu'il faut tout de même trouver une job «gagne-pain» pour avoir au minimum un toit sur la tête et de quoi se mettre dans l'estomac.



Charles-Étienne Ferland
Photo: Trina Koster

Comment une job «gagne-pain» affecte la créativité?

Travailler à temps plein demande du temps, de l'énergie, de l'engagement, de la concentration, bref des ingrédients clés qui feront de vous un.e écrivain.e épanoui.e. Vous aurez sûrement l'impression par bouts de diluer votre potentiel, à tort ou à raison, et la sensation que vos élans de productivité sont noyés à cause d'un boulot insipide ou même passionnant. Écrivez-vous le matin avant de partir au travail, ou bien le soir en rentrant fatigué.e? Serez-vous du genre à meubler vos fins de semaine par des sessions de rédaction?

Le fait est que tout ce qui gravite autour de vous dans votre vie affecte votre créativité. Tout ce qu'on écrit part de soi.

Devenir écrivain.e, c'est faire des sacrifices et des compromis. Êtes-vous prêt.e à travailler dans un emploi stable à temps partiel, disons 25 heures par semaine, afin de libérer du temps dans votre horaire pour écrire? Est-ce que votre employeur sera d'accord? On m'a déjà refusé de diminuer mes heures pour que je puisse consacrer plus de temps à l'écriture (j'ai démissionné). Avez-vous la rigueur de mettre en place ce mode de vie? Êtes-vous prêt.e à composer avec une certaine précarité salariale? Ça peut signifier moins de sorties au restaurant, moins de voyages. Cette vie est-elle compatible avec vos rêves? Vous voulez avoir une maison, des enfants? Après, bien sûr, être écrivain.e ce n'est pas du tout ou rien. On peut très bien s'adonner à ce métier davantage à certaines périodes de sa vie en fonction de tout ce qui se passe autour de nous. Des fois, écrire c'est réagir.

Quelle est la trajectoire professionnelle des jeunes écrivains ?

Il n'y a pas de solution unique qui convienne à tous. Mon conseil : cultivez de multiples champs d'intérêt. Mieux vaut accepter d'emblée que les chances de vivre de son art sont minces. Mais cela ne veut pas dire qu'écrire n'en vaut pas la peine. J'ai des collègues écrivains qui sont également professeurs, éditeurs, psychologues, biologistes, chercheurs... quels sont vos autres champs d'intérêt compatibles avec l'écriture ? Il n'y a que vous pour le découvrir.

Bourses et perfectionnement professionnel : postulez, postulez, postulez ! Tentez votre chance, proposez vos idées, faites valoir votre vision créatrice. Parlez-en. Votre histoire, il n'y a que vous, et uniquement vous, pour l'écrire. Même si c'est un thème qui a déjà été exploré, il n'a jamais été exploré par vous. Faites court : tentez des concours de nouvelles et apprenez à travailler avec un.e réviseur.e afin de savoir intégrer des commentaires et des modifications à votre œuvre. Rendez-vous service et laissez votre égo de côté ; il ne vous servira pas là où vous allez.

L'art de savoir écrire, communiquer, organiser des idées, éditer un texte, clarifier ses propos, élaguer, savoir quand développer est un art précieux. Écrire, c'est réécrire, disait ma mère. C'est aussi apprendre à réfléchir différemment, en gardant en tête la notion du design narratif, en se posant la question : quelle est la meilleure façon d'exprimer mon idée ? Dans quel ordre devrais-je mettre ces mots ? Pas pour moi. Pas dans mon intérêt. Mais pour l'autre. Dans son intérêt à lui, à elle. Comment vais-je inviter le lecteur à embarquer dans mon projet imaginaire ? Cette compétence est toujours à développer et vous servira au-delà de l'écriture.

Votre enfant veut devenir écrivain.e ?

Pas de panique. C'est tout à fait possible, mais il faudra mettre les pendules à l'heure sur la réalité d'être écrivain.e. On ne peut pas « seulement » être écrivain.e. Du moins, c'est très rare. Surtout lorsque l'on débute. Il faut porter plusieurs chapeaux, et en trouver qui se portent bien ensemble. Avoir plusieurs cordes à son arc. Et ne pas être pressé.e ! Je n'ai que de la reconnaissance pour les gens qui m'entourent et qui comprennent ma démarche artistique comme auteur, comédien, musicien et biologiste. Venez parler à des auteur.e.s dans des salons du livre. Posez des questions. Profitez des programmes de compagnonnage comme celui de l'AAOF pour être jumelé.e avec un.e auteur.e d'expérience qui pourra répondre à vos questions sur le processus d'écriture, mais aussi sur les réalités du métier.



Elena Martinez

Si j'avais à écrire un petit précis poétique à l'intention d'un auteur ou d'une auteure en herbe, je lui dirais d'entrée de jeux : si tu écris parce que tu rêves de célébrité ou encore d'être honoré(e) et reconnu(e)...épargne ton temps, ta plume, et ton encre virtuelle. En effet, il y a de fortes chances que tu sois déçu(e). Par contre, si à mon instar tu écris comme tu respîres et que tu ne peux empêcher ta plume de s'épancher sur les lignes d'un journal ou encore sur un logiciel de traitement de texte, c'est que tu as quelque chose à exprimer. Une réflexion à transmettre, ne serait-ce qu'à ton égard. Écrire pour mieux te voir, te « *re-découvrir* » à travers le miroir des mots. Christian Bobin, un auteur et philosophe français a exprimé ceci : *L'écriture est depuis toujours pour moi un chemin et une réparation. J'ai l'impression en écrivant de restaurer quelque chose.* Oui, il me serait possible de te parler de l'importance de préserver la beauté de notre langue française, de l'orthographe ou de la syntaxe des phrases ou encore te mentionner ô combien il te faudra de patience, de persévérance et de temps pour te faire une place au sein d'une maison d'édition franco-ontarienne ou d'ailleurs. Du talent ? Bien entendu qu'il en faut. Toutefois, cela reste subjectif comme il en va pour toutes les autres formes d'art. Alors, que rien de ce que je viens d'écrire ne vienne stopper ton élan, et ÉCRIS !

Écris, puisque le silence s'alite
entre les draps virtuels, entre les lignes
et qu'un matin à un autre fera suite
afin d'oublier nos heures indignes.

Écris, puisqu'on se dévoile par les mots
tous ces maux tatoués à même la peau.

Écris, puisque tu connais si bien la manière
de soulager nos peines et nos misères
des lendemains de solitude passagère
des nuits filantes et éphémères.

Écris, puisque tu as encore tant à nous dire
sur les petits matins blafards
alors que les archets du désespoir
entonnent les harmonies bleutées du soir.

Écris, comme s'il ne restait plus que toi
pour témoigner de notre désarroi
et de tous nos matins sans joie
que tu dérides du bout des doigts.

Écris, sans te poser autant de questions
sur ce que les autres alentours penseront
et si l'horizon et les temps sont propices
aux vers livrés sans artifices
au cœur de la nuit ou en plein jour
Au nom de l'espoir et de l'amour

Écris !



Jean-Louis Trudel

Selon votre expérience personnelle, quels seraient vos conseils pour la relève et les pièges à éviter? Ou encore, en vous basant sur votre expérience personnelle, si vous aviez à écrire un petit précis à l'intention d'auteur.e.s en herbe, quel serait-il?

Il existe beaucoup de guides pour les jeunes plumes et beaucoup de règles proposées à leur attention. Certaines sont trop absolues. Il y a tant de cas particuliers que les meilleurs conseils doivent être pris avec un grain de sel. De même, les pièges à éviter ne concerneront tout le monde que si on colle à des généralités qu'il est à peine nécessaire d'énoncer.

Je citerai néanmoins quelques lignes de conduite qui m'ont été utiles. Elles sont loin d'être originales, mais elles peuvent constituer une pierre de touche pour qui veut écrire.

S'intéresser à tout et s'ouvrir à toutes ses réactions. Multiplier les lectures et les expériences, c'est une chose. Il est toujours possible d'en retenir quelque chose pour un texte, mais il est encore plus important de s'arrêter et d'analyser ses propres réactions à une expérience ou lecture qui émeut, fascine ou étonne.

Commencer au lieu de rêver ou de parler de ses projets. De nombreuses personnes veulent écrire, caressent des projets d'écriture ou échafaudent de vastes plans pour des romans, des trilogies ou même des séries. Pour accomplir quelque chose, il faut commencer. L'épreuve de la réalité est instructive: en amorçant un texte, on se rend compte qu'il est nécessaire de passer des intentions aux questions concrètes: par quelle situation débute-t-on? quel ton et quel point de vue adopte-t-on? *Und so weiter.*

Ne pas se forcer à écrire, mais toujours se donner le temps d'écrire. Je ne crois pas à l'injonction qui dicte d'écrire tous les jours. Parfois, nos occupations ne le permettent pas. Parfois, l'inspiration nous fuit, surtout si on en fait une corvée. Mais il faut absolument se ménager des plages pour l'écriture en déterminant les circonstances les plus favorables à celle-ci.

Finir même si on doute. La meilleure façon de passer à un autre texte, c'est de finir le précédent — malgré tout le mal qu'on peut en penser sur le coup.

Relire avec un regard de meurtrier. La relecture et la révision ne sont pas des étapes indispensables pour tout le monde. Le talent en exempte certains, ainsi que le mode même d'une écriture axée sur la spontanéité, par exemple. Néanmoins, presque tous les textes sont perfectibles. L'expérience enseigne à tuer ses chouchous: les petits bijoux d'écriture dont on s'enorgueillit, mais qui ne servent pas l'histoire.

Viser la perfection, mais accepter l'imperfection. De nombreuses personnes se perdent dans le processus de révision en croyant améliorer un texte, mais il faut s'arrêter quand on ne corrige plus que des brouillilles.

Apprendre le français par petits pas. Le français est une langue riche — en défis. Presque personne ne l'écrit sans faute, mais la maîtrise de la langue s'améliore progressivement, au fil des ans et des réécritures.

Soumettre ce qu'on a fini. À moins d'écrire pour le plaisir, il faudra bien placer un jour nos mots sous les yeux de la personne qui acquiert un manuscrit pour l'éditer et, idéalement, de celle qui achète et juge le produit fini. Il faut oser s'exposer, sans se hâter mais sans trop différer non plus.



Alexis Rodrigue-Lafleur

Autoportrait mal déguisé

Difficile d'offrir des conseils sans se baser sur sa propre expérience. Je débiterai donc par dire à l'auteur.e en herbe qu'il n'y a pas prescription quant à l'âge du débutant. La plupart d'entre nous vous parlerons surtout d'un besoin, d'une exigence identitaire face à l'écriture, avant même de l'envisager comme un métier.

Puis, regardez-moi : j'ai publié mon premier roman à quarante-et-un ans, après des années à écrire sans même essayer d'être édité. Évidemment, l'industrie du livre raffole de la jeune relève, mais il n'est jamais trop tard pour se lancer.

Premier conseil donc : n'ayez pas honte de vos premières tentatives de publication, peu importe le moment où auront lieu ces premiers pas — particulièrement sur le tard.

Une mise en garde ensuite : la passion de la langue ne se marie pas toujours avec la pertinence des propos. Il arrive que l'amour des mots et celui des idées soient deux choses distinctes.

Patience.

Bien écrire signifie parfois se taire le temps de correctement développer son discours. Je me méfie de ceux qui prétendent faire flèche de tout bois. Je préfère de loin ceux qui emmagasinent les textes inachevés, les poèmes mal ficelés, les romans insatisfaisants. Il n'y a pas de honte à remplir ses tiroirs, à nourrir les déchiqueteuses, à augmenter la pile de papier qui servira à allumer le feu.

On appelle ça apprendre le métier. Les heures nécessaires à consacrer à son travail.

Et au-delà du résultat — passé l'essentielle urgence de dire, le besoin de dénoncer ou de liberté —, il y a une rencontre entre vous et vos mots, vous et votre langue. Voilà ce que vous construisez, couche par-dessus couche : un échafaudage de paroles, solidifié par l'expérience, par le temps.

Écrire produit, volontairement ou non, un autoportrait. Avec du recul, avec de la patience, on parviendra à reconnaître vos traits au fil de vos œuvres. Et puisqu'il s'agit d'un portrait, vous ne pouvez pas tricher infiniment. Difficile de préméditer le résultat final.

Un roman, un récit ou une pièce de théâtre ne raconte pas qu'une histoire. Ils présentent une vision du monde. Un poème livre un fragment de votre imaginaire. Plus habile que moi, celui qui sait lui faire dire seulement ce qu'il désire. Il y aura toujours des rivières souterraines dans nos paroles et nos écrits.

Je suis de ceux qui croient au besoin d'entendre la voix de tous.

Un dernier conseil ?

On cherche quelques fois un public ; c'est généralement lui qui nous trouve.



Paul-François Sylvestre

Écriture inclusive

Pour les gens nés dans les années 1940, 1950 et 1960, l'homosexualité était un péché, une maladie, un crime. Si vous avez vu le jour après 1970, vous avez baigné dans la période de libération des personnes gay, lesbiennes, bisexuelles, trans, bi-spirituelles et queer. Vous avez grandi à une époque où l'écriture doit refléter l'ouverture.

Je suis né en 1947 et j'ai écrit plusieurs romans et nouvelles avec plein de personnages LGBT, peut-être pour rattraper le temps perdu. Aujourd'hui, une vision exclusivement hétérosexiste dans une œuvre de fiction ne me semble pas de bon ton. Je crois qu'une plume contemporaine doit être rassembleuse; une écriture gagne toujours à être inclusive.

Je recense au moins deux livres par semaine pour *L'Express* de Toronto. Quand il s'agit de romans ou de nouvelles dont l'action est campée dans le présent, je suis déçu s'il n'y a pas un personnage L, G, B ou T, même secondaire. L'auteur ou l'autrice ne réussit pas alors à me toucher pleinement et cela est dommage.

Peut-être avez-vous commencé à écrire un premier roman, un premier recueil de nouvelles ou de poésie, une première pièce de théâtre... Si c'est le cas, je vous invite à faire écho à la réalité LGBT directement par le biais d'un personnage, ou indirectement par une référence à l'actualité.

Sachez qu'il y a des maisons d'édition qui sont ouvertes à des histoires qui vont au-delà de la soi-disant hétéronormalité. Ce n'est plus une exception comme lorsque Michel Tremblay a commencé à camper des personnages homosexuels. Les Éditions Triptyque, par exemple, ont désormais une collection Queer. Louise Penny campe un couple gay dans ses dix-sept romans de la très populaire série « Armand Gamache enquête ».

Si vous avez un contenu LGBT dans votre œuvre en chantier, je vous invite à soumettre votre manuscrit à une maison d'édition franco-ontarienne et à lui suggérer de créer elle aussi une collection Queer. Ce serait une avancée si, par exemple, les éditeurs d'ici unissaient leurs forces pour mettre sur pied une plateforme franco-ontarienne de littérature à l'image de la communauté LGBT.



Roger Bouchard

Être soi-même de plus en plus, se connaître de manière simple et sans effort et devenir cela, voilà qui résume tout ce que je pourrais écrire pour aider ou guider les écrivains à venir. Après tout on ne devient pas écrivain, on EST écrivain depuis le début. On découvre son style en respectant sa propre compréhension de la vie. Les thèmes de notre écriture sont déjà inscrits en soi. Les mots sont depuis toujours déjà accrochés aux arbres, aux nuages, aux maisons et il suffit de les cueillir et de les laisser se déposer sur le papier.



Monia Mazigh

Lettre à une jeune écrivaine

Je me rappelle encore les répliques gribouillées sur des petits bouts de papier que j'envoyais au journal local en guise de réponse à leur dossier du dimanche sans signer de mon vrai nom. Même pas mes initiales. Mais plutôt les lettres finales de mon nom de famille et de mon prénom. HA.

Anonyme, inconnue pour les uns et pour les autres mais surtout pour moi-même. Je refusais de m'assumer. J'avais trop peur de me révéler. Trop peur que les gens autour de moi découvraient mon secret le mieux gardé : l'écriture.

Peur ou honte ? Ou peut-être les deux à la fois. Peur de ne pas être à la hauteur. Peur de rêver de devenir écrivaine alors que les jeunes de ma génération parlaient d'ingénieure spatiale, de médecin ou de professeure d'université. Honte d'aimer les lettres plus que les chiffres. Il n'y a que les nuls, disait-on alors, seuls ceux qui n'ont pas la bosse des maths ou celles qui ne savent pas quoi faire de leur vie, qui deviennent écrivains. Autant rêver comme les autres. Pourquoi vouloir jouer les « intéressants » à défaut de l'être réellement.

Surtout ne sois pas comme moi. Assume-toi. Assume tes choix jusqu'au bout. Même si le bout est un long tunnel dont on ne voit pas trop la fin. Même si ce choix veut dire qu'on ne te prend pas au sérieux. Prends-toi au sérieux !

Certains te diront qu'écrire est un don du ciel. D'autres te diront qu'avec l'écriture tu t'engouffreras dans la misère. Bref, tu entendras plein de mots, d'adjectifs et de superlatifs pour te décourager. Mais écoute-moi. Écoute mon histoire et puis tu décideras.

J'aimais la lecture et l'écriture depuis mes plus tendres années. Mais je n'ai pas choisi une formation littéraire car je voulais plaire à ma famille. Je voulais plaire aux attentes de la société. Les jeunes filles devaient montrer qu'elles étaient intelligente, pas en écrivant des livres, mais surtout en jouant dans la cour des garçons : les sciences et les mathématiques.

Et j'ai joué fort dans cette cour et j'y ai arraché ma place en obtenant un doctorat en finance. Mais entre-temps, j'ai laissé tomber ma passion.

Ce n'est que des années plus tard, dans des moments des plus tragiques, que je me suis regardée sans gêne dans le miroir et que je me suis réconciliée avec moi-même. Plus de doute. Honnie soit la honte de mon vocabulaire. Gribouiller des histoires sur des petits bouts de papier. Embrasser l'écriture pour guérir mon âme torturée. Les lettres ont pris le dessus sur les chiffres.

J'avais pris du retard, car pour être pris en sérieux il faut commencer à écrire et publier ses textes un peu plus tôt. Un texte par ci, un texte par là. Et le nom littéraire se fraie un chemin. Un diplôme en littérature. Un magazine littéraire, un blogue sur les livres, un concours d'écriture. Et l'ascension est entamée jusqu'au jour où on perce le sommet. Jusqu'au jour où on nous prend au sérieux. Jusqu'au jour où on devient écrivaine.



Margaret Michèle Cook

Vingt conseils à prendre et à laisser à l'intention d'auteur.e.s en herbe

Écrivez avec des crayons et stylos de toutes les couleurs (voir 'Le cancre' de Jacques Prévert).

Marchez quotidiennement pour le rythme, avec un flot de paroles dans la tête.

Laissez le vent défaire vos cheveux pour la liberté de l'inspiration.

Soyez curieux. De tout.

Soyez gourmands – de mets, des mots, d'entrées dans le dictionnaire.

Souriez et riez pour recouvrer l'émerveillement.

Regardez souvent à travers la fenêtre pour équilibrer le dehors et le dedans.

Vivez toutes vos émotions au jour le jour en arc-en-ciel.

Écrivez, réécrivez, révisez et prenez plaisir dans le processus.

Prenez des siestes pour la forme.

Lisez, relisez, re-relisez vos écrivains préférés et découvrez régulièrement de nouveaux écrivains.

Observez les oiseaux (Jacques Prévert, redux).

Prenez des pauses et laissez reposer vos textes pour y retourner avec un œil à l'aventure.

Voyagez avec un esprit ouvert – à l'intérieur de votre psyché, à l'échelle de votre terrain, quartier, ville, pays, continent, monde, univers.

Accueillez et aimez le mystère.

Parcourez au choix 'Le carnet du bois de pins', 'La Mounine', ou La rage de l'expression (Francis Ponge) pour les nuances, les subtilités, les variantes.

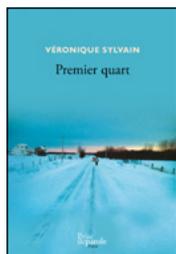
Exprimez-vous aussi autrement, en dessin, en peinture, en musique, en danse, en mouvement et ce, par plaisir.

Conversez avec vos amis et enregistrez les expressions qui flottent vers vous.

Donnez et recevez des câlins pour le bien-être du corps, moteur du souffle créateur.

Rêvez. Beaucoup.

Prix littéraire émergence AAOF 2021



Véronique Sylvain
Premier quart
Éditions Prise de parole

Dans *Premier quart*, la poétesse revisite le Nord, lieu de sa naissance, à travers le voyage et les souvenirs. Au long de son parcours, elle tentera de comprendre les drames et réalités à l'œuvre dans le rude climat nordique. Elle sera ainsi ramenée à ses propres combats, à la solitude, à la tristesse, à l'angoisse, et à l'hiver qui invite à l'introspection. La nature et l'écriture lui permettront d'inscrire sa quête dans un vaste héritage familial et littéraire.

Ce premier recueil de Véronique Sylvain tisse la nordicité en contrepoint d'une identité féminine et urbaine. Il s'inscrit dans la lignée de poètes établis (Robert Dickson, Patrice Desbiens, Michel Dallaire, Gaston Tremblay) et émergents (Sonia-Sophie Courdeau, Daniel Aubin) ayant contribué à forger l'esthétique poétique du Nouvel-Ontario.



Véronique Sylvain
Photo: Mathieu Girard

Ce qu'en a pensé le jury: « Avec *Premier quart*, Véronique Sylvain nous livre un texte épuré, d'une riche et éloquente sobriété. Cet itinéraire identitaire laisse ses empreintes indélébiles sur un paysage flou et immense à la fois. On dirait un tableau de Jean-Paul Lemieux, dessiné avec des mots... Avec une émotion retenue, mais profonde, l'autrice tresse ses parcours d'hier aux voyages d'aujourd'hui. Sa mémoire danse sur la blancheur du Nord et fait vivre en touches discrètes le pays dont elle s'est éloignée, mais qui l'habite à jamais. »

Finalistes



Guy Bélizaire
Rue des rêves brisés
Éditions l'Interligne

L'immigrant est toujours marqué par son pays d'origine et cette influence s'étend à ses enfants. C'est le cas de Christophe. Né à Montréal de parents haïtiens, il rêve durant toute son enfance d'aller en Haïti. À l'adolescence, Christophe ne voit plus les choses de la même manière et, lorsqu'on lui annonce le grand départ, il sent son monde s'écrouler. Après un recueil de nouvelles remarqué, Guy Bélizaire explore à nouveau les thèmes de l'exil, du racisme et de la nostalgie dans ce premier roman bouleversant sur la vie, qui, malgré ses promesses, prend parfois plaisir à briser nos rêves.



Guy Bélizaire

Ce qu'en a pensé le jury: « Guy Bélizaire nous touche droit au cœur: l'action de son roman s'ancre dans la communauté haïtienne de Montréal, une communauté où couvent les rêves de retour au pays d'un père et ceux d'intégration à la terre d'accueil de son fils. L'adolescent qu'est Christophe recherche de nouvelles amitiés, et vit un premier amour. Son père, quant à lui, désire revoir le pays qu'il a fui des décennies plus tôt.

Les rêves de ces deux générations s'opposent. L'adolescent découvre peu à peu les faiblesses de son père, les écarts de ses amis, l'ambivalence de sa copine. Mais il se refuse à entreprendre le voyage que lui propose son père. Au moment où tout semble enfin s'harmoniser, la violence policière vient anéantir tous les espoirs. *Rue des rêves brisés* est une histoire profondément humaine, tristement d'actualité, qui abat bien des préjugés, en plus de nous ouvrir à de nouveaux horizons. »

Prix littéraire émergence AAOF 2021

Finalistes (suite)



V.S. Goela

Gaucher.ère contrarié.e

Éditions l'Interligne

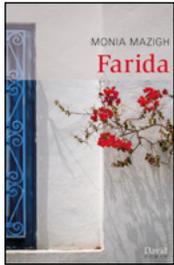
Trente-trois consonnes et treize voyelles font quarante-six caractères en sanscrit. Trente-trois chapitres et treize personnages composent ce roman hors norme où évoluent notamment une chef de cuisine transgenre d'origine indienne, un sommelier qui ne boit pas d'alcool, un danseur à la retraite qui anime une télé-réalité au Nunavut et une agente de bord adepte de tir.

Les trajectoires paradoxales des personnages de V.S. Goela s'entrelacent comme les fils d'une tapisserie humaine bigarrée, toutes reliées par la nourriture, l'art et la fluidité des genres. *Gaucher.ère contrarié.e* est une première œuvre qui défie toutes les conventions : non linéaire, non traditionnelle et d'une liberté absolue.

Ce qu'en a pensé le jury: «Avec *Gaucher.ère contrarié.e*, l'énigmatique V.S. Goela fait un pied de nez aux étiquettes et aux conventions de la langue française. À travers ce livre inclassable, né d'une verve libre et non linéaire, l'auteur.e dresse une galerie de personnages qui s'avèrent être les miroirs de sa personnalité ainsi que les reflets de sa propre vision du monde, de ses valeurs, de ses idéologies. Cette drôle de fiction sert d'excuse à un désir conscient d'aborder des thèmes qui lui sont chers, à savoir les notions de genres, le pluriculturalisme et la disparition du français dans une Amérique de plus en plus anglicisée. Voilà un électron libre de la scène littéraire qui fait sourciller autant qu'il ravit.»



Prix du livre d'Ottawa 2021 (Catégorie: Œuvres de fiction en français)



Monia Mazigh
Farida
Éditions David

Otage du patriarcat qui régissait la société tunisienne au siècle dernier, Farida va défier le rôle qu'on lui assigne, en résistant à cette culture qui nie tout pouvoir aux femmes. À travers le personnage de Farida, et par la suite celui de sa petite-fille Leila, qui arrive au Canada, on assiste à cette lente affirmation des femmes dans le monde.

Ce qu'en a pensé le jury: « *Farida*, roman à grand souffle, raconte la vie d'une femme tunisienne qui ouvre la porte de la liberté à celles et à ceux qui l'entourent. Cette fresque décrit avec finesse psychologique un monde traditionnel et patriarcal qui évolue vers un monde nouveau grâce aux gestes posés et aux paroles dites par les personnages qui l'habitent. L'écriture fluide et élégante de Monia Mazigh capte notre attention et la retient tout au long des parcours individuels et collectifs présentés et des transformations sociales et politiques qui ont lieu en Tunisie et aussi au Canada. »



Monia Mazigh
Photo: Jonathan Lorange-Millette

Finalistes



Gilles Latour
Débris du sillage
Éditions L'Interligne

Libre mais inquiète, la poésie de Gilles Latour révèle une appréhension devant la dégradation de l'environnement physique, social et politique. Ses *Débris du sillage*, mots emportés dans les remous d'un vécu, flottent entre mémoire affective et anticipation de l'avenir, dans un ton tour à tour lyrique, ironique et philosophique.



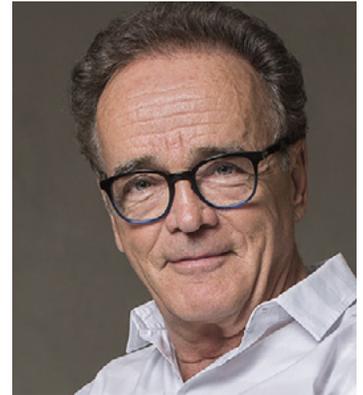
Gilles Latour

Finalistes (suite)



Michel Thérien
Le poème involontaire
Éditions David

Le poème involontaire est une brèche ouverte sur l'interrogation de la poésie. Il est celui qui s'écrit malgré soi et où le lecteur devient à la fois confident et témoin.



Michel Thérien



Danièle Vallée
Sept nuits dans la vie de Chérie
Éditions David

Ce roman de l'auteure Danièle Vallée lui a été inspiré de huit tableaux de l'artiste-peintre Suzon Demers. Danièle Vallée brode ici une intrigue déroutante, mettant en scène une prima donna fantasque, entraînant dans sa fougue une banale couturière dans une aventure insidieuse et imprévisible.



Danièle Vallée

Daniel Castillo Durante
Tango
Éditions L'Interligne

Souvent confrontés au malentendu, voire à l'opacité d'une société vouée à la rentabilité immédiate, les personnages des microfictions de *Tango*, en proie au déchirement d'un mal-être, prennent le chemin de l'exil, autant par-delà les frontières géographiques qu'en traversant des limites intérieures.

Prix du livre d'Ottawa 2021 (Catégorie: Œuvres de non fiction en français)



Nicole V. Champeau
Niagara... la voie qui y mène
Éditions David



Niagara, lieu mythique, se voit représenter sous différents tableaux: une reconstruction historique et géographique de ce qui fut autrefois un patrimoine français; la redécouverte d'un toponyme empreint de mystère – Onguiaahra; une matrice exceptionnelle dont la force et la beauté brute inspirent les voyageurs. Tout cela, à l'ombre des chutes qui ont bien failli, un jour, disparaître.

Ce qu'en a pensé le jury: «Ce qu'en a pensé le jury: «*Niagara... la voie qui y mène* s'inscrit dans un cycle d'ouvrages – essai, recueils de poèmes – que Nicole Champeau consacre à la région qui longe le fleuve Saint-Laurent transformée radicalement par la construction de la voie maritime du Saint-Laurent. Inspiré par une expérience personnelle des lieux, mais alimenté par une recherche poussée qui touche autant à l'histoire de la région, à sa toponymie, sa géographie ou sa population, il est empreint d'émotivité tout en étant très documenté.»



Nicole V. Champeau
Photo: Nancy Vickers

Finalistes



Serge Denis
*Mouvements ouvriers, partis politiques et luttes populaires
aux États-Unis 1938-2018*
Presses de l'Université Laval

L'auteur cerne et explique l'intervention politique des syndicats aux États-Unis, envisagée dans ses conjonctures principales et son développement, et en le situant dans l'évolution du système politique de son pays.

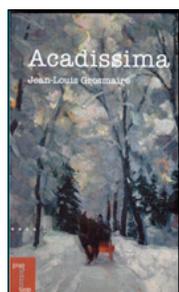


Serge Denis

Michel Bastarache et Antoine Trépanier
Ce que je voudrais dire à mes enfants
Presses de l'Université d'Ottawa

Dans une lettre qu'il adresse à ses deux enfants, morts d'une maladie incurable, Michel Bastarache se rappelle son enfance en Acadie puis sa carrière, jusqu'à devenir le premier juge acadien à siéger à la Cour suprême du Canada. Me Bastarache raconte sa constante lutte pour l'égalité des communautés francophone et anglophone.

Prix littéraire France-Acadie 2021



Jean-Louis Grosmaire
Acadissima
 Presse de l'Université d'Ottawa

Acadie, 1917. Dans un village acadien de bord de mer, où la vie se déploie au fil de ses saisons et de ses luttes, dans sa beauté et son âpreté, Jean-Baptiste, à peine un homme, et la jolie Angelaine s'aiment éperdument.

Du jour au lendemain, leur monde bascule du tout au tout. Devenu orphelin en temps de guerre, désespéré, le jeune homme s' enrôle dans l'armée canadienne et quitte les rivages de son Acadie natale et sa bien-aimée.

Il pense partir au front, mais il se retrouve dans les magnifiques montagnes de la Franche-Comté, à y bûcher rudement le bois à cœur de jour.

Avec, comme toile de fond, le gigantesque et méconnu travail des soldats canadiens et acadiens durant la Première Guerre mondiale dans le Jura, en Franche-Comté, *Acadissima* révèle la force de l'amour qui unit deux jeunes Acadiens, malgré la guerre, l'éloignement et la difficulté de vivre.



Jean-Louis Grosmaire

Prix littéraires du Gouverneur Général 2021 (Théâtre)



Mishka Lavigne
Copeaux
 Éditions L'Interligne

Dans cette œuvre théâtrale, l'autrice traite d'une relation amoureuse qui s'effrite et de ce qui en reste : la fin, sans grand éclat, mais non sans ravages. Intemporel et poétique, le texte inspiré de l'univers visuel de l'artiste canadien Stefan Thompson flotte entre rêve, réalité et regrets.

« Cette autopsie d'une rupture, qui s'effectue à travers le prisme poétique qu'offre une nature qui reprend ses droits, est à la fois fine et émouvante. On s'attache profondément à ces deux êtres qui se séparent dans la dignité. La nature s'y fait le miroir des sentiments; elle habite les espaces secrets du rêve où la liberté s'imagine, se désire, et effraie à la fois. Une dentelle littéraire remplie de vertige, qui se tient sur la pointe des pieds dans un équilibre délicat. »

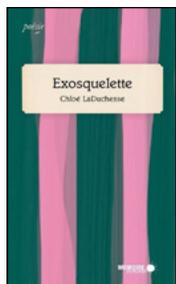
Comité d'évaluation par les pairs: Daniel Castonguay, Marie-Christine Lê-Huu et Érika Tremblay-Roy



Mishka Lavigne
 Photo: Jonathan-Lorange

Prix littéraires du Gouverneur Général 2021 (suite)

Membre finaliste – Poésie



Chloé LaDuchesse
Exosquelette
Mémoire d'encrier

Exosquelette: Appareil fixé sur le corps pour lui redonner sa mobilité.

La poésie est l'exosquelette de Chloé LaDuchesse: « Mes os sont toujours creux, il n'y a rien à faire. Ce qui reste de moi, ce sont ces mots autour desquels je fabrique une maison. »

Point de vue de l'autrice: « De mon corps comme refuge et comme outil de médiation du monde, il est aussi question: du besoin de bouger, de me projeter, m'attacher, tâtonner, de fuir également. Les souvenirs et les inventions se superposent par strates jusqu'à se contaminer, teintent les lieux où j'ai vécu – où j'y ai cru. Et si le corps est un territoire, alors j'aspire à le quitter aussi souvent que possible, non pas pour me trouver, mais pour m'agréger de tout ce que je ne suis pas encore, quitte à vouloir, ensuite, me délester des traces des autres sur ma peau. »

Née à Montréal, Chloé LaDuchesse a publié dans plusieurs revues. Féministe éprise de mots, de musique, de boxe, elle réside à Sudbury, en Ontario. *Furies*, son premier recueil de poèmes, publié en 2017 chez Mémoire d'encrier, a été finaliste au prix Trillium. *Exosquelette* est son deuxième recueil.

Comité d'évaluation par les pairs: Daniel Castonguay, Marie-Christine Lê-Huu et Érika Tremblay-Roy.



Chloé LaDuchesse
Photo: Bennett Malcolmson

Membre finaliste – Traduction



Kaie Kellough
Petits marronnages
Boréal, traduction de Madeleine Stratford

Avez-vous déjà entendu parler de Marie-Josèphe Angélique, l'esclave qui a mis le feu à la demeure de sa maîtresse et incendié une partie de Montréal? Savez-vous ce qu'il est advenu des statues de Nubiens qui flanquaient jusqu'à tout récemment l'ascenseur du Ritz-Carlton? Peut-être n'êtes-vous pas sans connaître Hamadou Diop, cet espion qui a échoué à abattre le révolutionnaire Aquin dans les Alpes suisses. Mais vous ignorez sûrement qu'il se terre depuis dans le tunnel de la station Peel. Et le nom de Kaie Kellough, vous dit-il quelque chose? Non? Pourtant, cet auteur a signé plusieurs livres au début du XXI^e siècle, avant la montée des eaux du fleuve et l'exode des propriétaires du sud de Montréal vers les appartements à louer du quartier Saint-Michel.

Dans *Petits marronnages*, Kaie Kellough s'engouffre dans les interstices de l'histoire officielle pour tirer de l'oubli les figures fictives ou bien réelles des diasporas caribéennes et africaines. Musiciens et autostoppeurs, poètes et banlieusards sans histoire, agents secrets et historiens, domestiques et révolutionnaires s'y croisent et s'y recroisent dans une improvisation débridée sur le thème du déracinement.

Encensé par la critique à sa parution en anglais, ce premier recueil de nouvelles est à l'image des meilleurs morceaux de jazz. Foisonnant et imprévisible, il joue aussi habilement avec le passé qu'avec son instrument: le langage.



Madeleine Stratford

Prix Ivoire pour la littérature africaine d'expression française 2021 et Prix Kourouma 2021



Blaise Ndala
Dans le ventre du Congo
Éditions Mémoire d'encrier



C'est le roman de la pacification des mémoires pour celles et ceux qui, de Kinshasa à Bruxelles, espèrent sans y croire que le passé puisse passer un jour.

Dans le ventre du Congo raconte l'histoire de la princesse Tshala Nyota Moelo, qui s'affranchit des codes d'une des plus prestigieuses monarchies du Congo précolonial. Séduite par un jeune colon belge, elle finira dans le dernier zoo humain de l'Europe. Nous voilà plongés au cœur du «village congolais» de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles de 1958, où l'on retrouve l'œuvre coloniale dans toute son ignominie. Page après page, à travers les péripéties de la princesse Tshala et de sa nièce qui tente de retrouver ses traces, se dévoilent la mémoire féconde de l'Afrique et un monde incapable de se réinventer.



Blaise Ndala
Photo: Étienne Ranger

Ce qu'en a pensé le jury du Prix Ivoire : «La langue gourmande de Blaise Ndala est ouverte sur une longue parole à tiroirs. Revisitant l'histoire coloniale du Congo et la mettant en dialogue avec la question du Noir dans un monde qui semble avancer sans lui, le lauréat offre un récit ample, drôle parfois, caustique, qui s'intègre dans la vaste question des replis et des ponts identitaires».

Prix spécial Europoésie au concours 2021 UNICEF

Diane Descôteaux

Diane Descôteaux, haïkiste, a remporté le prix spécial Europoésie au concours 2021 UNICEF, une distinction à l'échelle internationale qui reconnaît l'ensemble de son œuvre.



Diane Descôteaux
Photo: Marie-Claude Meilleur

Prix des cinq continents 2021 Finalistes

Blaise Ndala
Dans le ventre du Congo
Éditions Mémoire d'encrier

Prix Marcel-Dubé 2021 Notre membre finaliste

Mishka Lavigne
Copeaux
Éditions L'Interligne

50 ans

au service du milieu théâtral franco-ontarien

**DEVENEZ MEMBRE ET
BÉNÉFICIEZ DES
PRIVILÈGES ET
SERVICES**

Rejoignez-nous.

theatreaction.ca



(613) 745-2322



PROMOTION DE NOS MEMBRES

CÉLÉBRATIONS

FORMATIONS

CONSEILS SUR MESURE

ÉVÈNEMENTS RASSEMBLEURS

RÉPERTOIRE D'ARTISTES

CONCERTATION

CONSEILS DRAMATURGIQUES



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Canada